

Quelques réflexions sur notre pays et sa défense

Autor(en): **Pfund, P.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **82 (1937)**

Heft 4

PDF erstellt am: **27.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-341788>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Quelques réflexions sur notre pays et sa défense

Le doyen des officiers de notre armée, le colonel Pfund, qui fut dans la période précédant la guerre mondiale instructeur en chef des troupes du génie, a rédigé sous ce titre un mémoire qu'il a communiqué à quelques officiers et dont il a bien voulu nous autoriser à publier certains extraits. Nous ne doutons pas que nos jeunes officiers ne trouvent intérêt et profit à lire et méditer ces réflexions d'un vétéran, à l'énergie et à la compétence technique et militaire duquel nous devons d'avoir des troupes du génie à la hauteur de leur tâche. (Réd.)

Il y a plus de deux ans que ces réflexions sur notre pays et sa défense ont été écrites ; mais elles avaient été mises de côté, jugées superflues à la nouvelle que nos autorités réaliseraient sans tarder la protection de nos frontières. Aujourd'hui cependant, en présence de l'aggravation de la situation générale et de la mentalité de quelques milieux peu enclins à de grandes résolutions, il ne paraît pas inopportun de reprendre cet écrit et d'en tirer les passages essentiels.

Le peuple suisse, dans son immense majorité, tient à son armée.

L'armée est l'incarnation du patriotisme. Les jeunes citoyens, sans distinction de partis politiques, de confessions, de position sociale, viennent se présenter devant le pays pour la même grande tâche : celle de le servir. A son école où se forment souvent de si belles amitiés qui ne s'oublient pas, se développent le sentiment du devoir et de l'honneur, l'esprit d'abnégation et de sacrifice.

Diminuer ou supprimer l'armée, ce serait priver le peuple de sa meilleure école, ce serait abaisser le niveau de son énergie, de sa force morale et préparer la fin de la nation.

Cependant, l'armée seule ne suffit pas à la défense du pays. La guerre moderne n'est plus limitée à un duel entre deux armées ; c'est une guerre entre nations. Le peuple entier entre en lice. Tout ce qui peut servir à la lutte est jeté dans la balance. C'est non seulement un grand effort, c'est l'effort maximum que demandera au jour tragique le salut du pays.

L'ÉVOLUTION TECHNIQUE DES TEMPS MODERNES.

La guerre future.

En 1850, il n'existait que quelques kilomètres de chemins de fer. Aujourd'hui ils sillonnent tous les pays, et sur les routes roulent d'innombrables automobiles leur faisant concurrence. La voie des airs, de plus en plus utilisée, dans dix ans sera devenue coutumière. L'électricité, de plus en plus asservie, transmet à toutes distances le son, la lumière, la chaleur, la force motrice.

Dans les quatre-vingts dernières années les travaux des ingénieurs ont plus changé la face du monde que ne l'ont fait les dix siècles précédents.

Les armements ne sont pas restés en arrière.

Le fusil rapide et la mitrailleuse ont engendré le tank ; le tank, le petit canon automatique ; la guerre de tranchées a exigé des canons lourds ; elle a multiplié les armes à tir plongeant, obusiers, mortiers, lance-mines, ressuscité la grenade à main et le tromblon à grenades. Les avions, dont le nombre va croissant, ont provoqué les armes anti-aériennes, les projecteurs, les masques artificiels de brouillards et fumées.

L'évolution de l'armement n'est pas terminée. Il ne serait donc pas sensé d'imiter en tout les armées qui actuellement donnent le ton. Qu'on en suive attentivement les essais et les progrès, mais qu'on n'attende pas non plus, pour prendre une décision, qu'elles aient réalisé une nouvelle étape d'armements. Les vraies surprises à la guerre sont les surprises d'armement.

La guerre stabilisée de forteresses et de tranchées nous montre en action le plus grand nombre d'armes diverses, depuis les puissants canons, obusiers et mortiers de gros calibre jusqu'à la petite grenade à main. Les mines, les inondations, les embûches raffinées de toutes espèces y entrent en jeu. C'est là aussi que nous trouvons les moyens de protection les plus complets.

La guerre de mouvement, par contre, avec ses situations si rapidement changeantes, est astreinte à plus de simplicité. Une prudence retenue s'impose dans l'adjonction de nouvelles spécialités.

Le fusil reste une arme principale, bien que son action doive être renforcée, complétée et souvent préparée par l'artillerie de campagne, la mitrailleuse, l'avion de combat. Le fusil accompagne le fantassin partout, aux endroits les plus difficiles, toujours prêt à le servir à n'importe quel moment, et sa baïonnette en complète le rôle dans les combats de nuit, dans les surprises, en forêt et dans les combats de localités. Il est heureux que le peuple suisse ait fait du tir au fusil son sport national.

L'automobilisme est venu à point résoudre le problème du ravitaillement en vivres et en munitions rendu difficile par l'énorme accroissement des effectifs de troupes et la voracité des engins de combat fonctionnant à jet continu.

Bien que la motorisation ait fait, par les chars d'assaut, son apparition sur le champ de bataille même, elle n'y supplantera pas complètement les chevaux de l'artillerie de campagne ; mais elle les ménagera dans les marches pour les rendre en pleine vigueur à leur tâche sur le terrain de l'action. Et quant à la cavalerie qui doit toujours donner de la vitesse, elle en facilitera les mouvements en la débarrassant de toute charge superflue.

Et le matériel en hommes !

Depuis 1870, où une armée permanente de 250 000 hommes a été vaincue par une armée à cadres permanents, mais d'un nombre double de combattants, la tendance générale est allée aux gros effectifs et le service obligatoire pour tous

les citoyens gagne rapidement du terrain. La dernière guerre met en présence des masses telles que l'histoire n'en avait jamais vues.

Un général allemand a dit : « dans la dernière guerre, l'esprit de l'homme a succombé sous la puissance de la matière. Les armées de grandes masses ont fait leur temps. Elles ne peuvent être élevées à la perfection des armées de métier réfractaires aux impressions démoralisantes des machines à tuer. Qu'on garde l'armée nationale pour la défense passive du pays. Mais pour aller porter des coups décisifs chez l'adversaire, il faut un outil autrement rapide et tranchant : c'est une petite armée de volontaires avec 6 ans de service qu'il faut, munie d'engins de la dernière perfection, mobile au plus haut degré, disposant de parcs d'automobiles, prête à chaque instant, sans mobilisation préalable, à être jetée par delà les frontières en même temps que les avions assaillent les points vitaux du territoire ennemi. »

Cette conception de la prochaine guerre n'est pas isolée. Elle est générale à quelques différences près. Qu'on lance en avant une armée de professionnels volontaires ou d'unités à cadres permanents ou de troupes de choix tirées de l'armée de paix, c'est toujours, combinée avec l'invasion aérienne, l'irruption brusquée que l'on prévoit partout et que l'on fait suivre promptement du gros des forces.

Et tout en tenant prête une armée de sélection, les états poussent l'effectif de l'armée nationale jusqu'à la dernière limite. Là, en plus de l'armée régulière, on institue des formations volontaires ; ailleurs on s'empare de la jeunesse écolière pour avancer la période d'instruction. En Russie, même les femmes sont appelées à combattre coude à coude avec les hommes.

NOTRE ARMÉE DE MILICES.

Nous savons à quoi nous en tenir. Dans une pareille ambiance, ne nous fions qu'à nous-mêmes. Sitôt qu'un conflit éclatera autour de nous, il s'agira d'être prêts comme si

la guerre venait de nous être déclarée directement : les troupes de couverture sur la frontière, les avions n'attendant que le signal pour la franchir, les fortifications, les postes antiaériens occupés, l'armée de campagne mobilisée aussitôt, s'appêtant à marcher dans la direction menacée.

Cette armée que nous allons opposer à l'invasion n'est qu'une armée de milices. Mais la brièveté de notre service d'instruction est en partie compensée par une préparation physique graduelle et continue de la jeunesse dès le moment où l'enfant entre à l'école jusqu'à ce que, devenu adolescent, il se présente au recrutement. Le rendement de l'école de recrues en est rendu plus intense. Conduite avec fermeté, exigeant dès l'abord la précision dans l'exécution des ordres, ne tolérant aucun biais, ne se contentant jamais d'un « assez bien », elle inculque au jeune homme l'habitude de l'exactitude, puis, passant à l'accélération progressive des actions qui demandent de la vitesse, développant en outre les facultés individuelles de manière à élever les plus faibles au niveau de leurs camarades et apprenant à tous à unir leurs efforts dans un même but, l'école de recrues arrive à fournir à l'armée des soldats à la hauteur de leur rôle.

Ce résultat n'est atteint qu'en utilisant à fond et judicieusement le temps disponible et en faisant donner par les recrues tout l'effort dont elles sont capables. Une école menée mollement n'aboutit à rien ; les élèves qui en sortent n'ont du soldat que l'uniforme. Le travail superficiel ne conduit qu'à des illusions suivies d'un triste réveil. Si rudes et si violents parfois que soient les exercices, le chef capable et consciencieux saura jusqu'où il doit et peut les pousser sans compromettre la santé des jeunes gens encore en plein développement corporel.

Le soldat maintient et perfectionne, en dehors du service, les aptitudes acquises par de fréquents exercices de marche et de tir et en sus, chez les armes spéciales, par la pratique de l'équitation, de l'aviation, de la navigation sur eau courante. Tout ce qui développe les muscles, l'adresse, le coup d'œil, coopère au même but, tel déjà le travail de l'ar-

tisan et celui du paysan, mais complétés par la gymnastique qui harmonise l'ensemble du corps et par l'escrime qui permet à l'homme chétif de faire face à des hercules. Les vocations sédentaires trouvent dans les sports une utile compensation qu'il importe de ne pas négliger. Mais gardons-nous des exhibitions publiques trop fréquentes qui conduisent au professionnalisme, au charlatanisme, et faussent le haut but primitif.

La culture physique fortifie la confiance en soi-même, l'esprit d'entreprise et pousse aux actions d'éclat. Mais pour devenir un soldat accompli, il faut encore autre chose, c'est le caractère élevé, d'une trempe à toute épreuve. Rien ne remplace cette qualité de l'âme. Elle a ses racines dans la famille, elle grandit à l'école et à l'église et le service militaire lui met le sceau.

L'infériorité numérique de l'armée sera compensée par :

La précision de son tir ;

sa mobilité, en tous terrains ;

la grande fortification, fortification du pays, qui lui servira de tremplin et facilitera l'action de la population en armes, tout en gênant celle de l'agresseur.

Nous passons sur la question du tir. Point n'est besoin d'en démontrer l'importance aux Suisses.

La mobilité. — Plus l'exécution d'une décision est prompte, moins la situation sur laquelle elle est basée, a le temps de changer ; en outre, elle surprend l'adversaire et le force à régler ses mesures sur celles de l'assaillant.

Différentes catégories de troupes ont été motorisées et on a créé des formations légères réunissant plusieurs armes de locomotion diverse et d'allure supérieure à celle du gros des forces.

Toutefois c'est encore aux jambes des soldats qu'il faudra s'adresser pour mener à bonne fin de grandes entreprises. La marche a conservé toute son importance et rien ne saurait être négligé pour en porter la capacité au plus haut degré.

Notre pays bordé par le Jura et les Alpes, présente deux longues zones montagneuses dont la seconde, particulière-

ment large, couvre presque la moitié de la surface totale. Les communications y sont médiocres. Si l'infanterie peut progresser un peu partout, il n'en est pas de même de l'artillerie attelée. Il est évident que celui des deux adversaires qui saura amener à temps ses canons aura l'avantage sur l'autre. Il est donc de toute importance que nos troupes du génie soient capables d'améliorer rapidement les chemins de montagne ou d'en créer de nouveaux.

Dans une manœuvre, une compagnie de sapeurs stationnée à Airolo, avait reçu l'ordre à 7 h. du matin de rendre praticable aux voitures le sentier muletier d'alors, conduisant sur la rive opposée, aux hauteurs de Nante à une altitude de 300 m. au-dessus du fond de la vallée ; à midi, l'artillerie devait y ouvrir le feu. Le sentier longeait en un point une corniche de rocher bordant un précipice d'où émergeaient quelques cimes de hauts sapins. L'élargissement du sentier dans le rocher eût exigé trop de temps ; il en eût été de même en voulant tourner l'obstacle. Sans perdre un instant, le sergent auquel incombait cette partie du chemin, profita des sommets de sapins qui dépassaient l'abîme pour élargir le sentier par dessus le vide. Au moyen de traverses reposant par l'un des bouts sur le sentier, l'autre bout fixé à la cime des sapins, il établit une poutraison destinée à porter la chaussée. Celle-ci fut composée de bois ronds et de gros et menus branchages fortement liés. Quelques arbres abattus à proximité en fournirent le matériel.

Les autres chefs de subdivision surent aussi franchir les difficultés de genres différents, mais non moins sérieuses, qui se présentèrent dans chacun de leurs secteurs. Au coup de midi le canon tonnait sur les hauteurs de Nante.

Cette fois, nos sapeurs s'en étaient bien tirés. Mais nos voisins de l'Ouest et du Sud font beaucoup plus fréquemment que nous des exercices de ce genre.

Si le temps ne permet pas d'établir un chemin carrossable, on peut faire l'ascension de la hauteur par « la ligne de plus grande pente », tracé le plus court, supprimant presque tout terrassement ; on utilisera pour la traction des voitures

les moyens simples, tels que cordes et poulies que l'on trouve partout. Les expériences qui ont été faites au Gothard, il y a tantôt 40 ans, ont été concluantes.

L'ascension de la grosse artillerie est facilitée en plaçant les canons enlevés de leurs affûts sur des traîneaux improvisés glissant sur des longrines que l'on remonte au fur et à mesure de la progression. Les affûts restent sur leurs roues et sont hissés comme les voitures de campagne.

Ce mode de transport par la ligne de plus grande pente fut étudié, en collaboration avec le colonel Ed. Locher, l'entrepreneur du Simplon, par le chef du génie du Gothard. Le procédé s'est avéré simple et parfait dès le premier exercice où deux canons de 12 cm. furent montés à 600 m. d'altitude au-dessus d'Andermatt sur pentes abruptes, irrégulières, parsemées de saillies de rocher et n'offrant que quelques rares sentiers de chèvre. Une relation compétente en a été donnée par *La Forteresse* dans son N° 6, juin 1935.

Téléphéage.

Si c'est une haute paroi de rocher qui forme le pan de la montagne on recourra au téléphéage.

D'autres méthodes encore ont été mises en œuvre pour surmonter les obstacles. L'essentiel, c'est de pouvoir faire suivre l'infanterie de son artillerie et du matériel dont elle a besoin. Quels que soient les moyens employés, il faut pour réussir de l'habileté et de l'assurance. En pareille matière nous devons être les tout premiers. Nous le pouvons. C'est à la frontière, constituée en majeure partie par des montagnes, que nous voulons arrêter l'envahisseur et non pas quand il aura déjà mis le pied à l'intérieur de notre pays.

Passage de rivières.

Les cours d'eau, y compris les torrents de montagne dont notre pays est si riche, forment autant d'obstacles aux mouvements des troupes quand les ponts sont détruits. Les ponts sont les points les plus vulnérables des routes et des chemins de fer. Ce sont des points de mire pour les avions

et les patrouilles d'exploration de l'ennemi. On ne remédiera aux graves conséquences des arrêts de la circulation que par une prompte réfection des passages détruits.

Les C. F. F. se chargent de la remise en état de leurs ponts.

Mais les troupes doivent être à même de franchir les rivières n'importe où et dans un minimum de temps, soit au moyen d'un pontage, soit à la rame sur bateaux, radeaux ou autres objets flottants. A quoi serviraient les mouvements accélérés de nos troupes légères et motorisées si elles risquaient d'être arrêtées à chaque instant par des ponts détruits ! Les considérations qui vont suivre se borneront à l'établissement des ponts militaires et laisseront de côté le passage à la rame.

Les ponts de colonne pour voitures de 3 tonnes (3 m. de largeur) sont établis par les pontonniers avec leur matériel d'ordonnance à raison de 0,5 minute par mètre courant, mais non compris les travaux préparatoires qui dépendent beaucoup des accès du point de passage. Un pont de 66 m., jeté sur la Reuss en 1881 en 24 minutes, avait exigé une heure pour les travaux préparatoires, donc au total 1 h. 24 minutes. Si l'on dispose d'un nombre d'hommes suffisant, on peut encore abréger la durée des préliminaires. C'est ainsi qu'un pont de 132 m. a été construit en 55 min. depuis le moment où les haquets étaient arrivés sur place. Dans les calculs, il est cependant prudent de s'en tenir aux chiffres indiqués plus haut.

La difficulté de ponter réside plus dans l'intensité du courant que dans le volume d'eau. Nos rivières n'atteignent pas rarement 3 m. de vitesse et souvent les dépassent. Dans les pays de plaine ce chiffre tombe à 2,50 m. (Rhin à Kehl), à 1,80 m. — 1,20 m. (Mayence), à 0,60 m. (Seine à Paris), à 0,30 m. (Sprée à Berlin). L'ancrage s'en ressent : tandis que notre ancre de 70 kilos ne suffit pas toujours pour tenir un ponton, on arrête ailleurs avec une ancre de 65 kilos ou seulement de 40 kg. 2 à 4 pontons à la fois. Mais il nous faut compter aussi avec les crues qui portent le

courant à 4 m. et affouillent le lit quand il n'est pas rocheux. Les ancrs ne tiennent alors plus et le pont menace d'être emporté. On prévient ce danger par un ancrage supplémentaire aux deux rives au moyen de longues lignes de halage et en rendant solidaires les pontons entre eux par des amarres tendues obliquement de l'un à l'autre. Mais c'est surtout à l'aide de la *cinquenelle* introduite par le colonel Ed. Locher que l'on franchit aisément et sûrement les mauvais courants doublés d'un médiocre fond d'ancrage. Les pontons débarrassés des câbles d'ancre, relèvent le bec, laissent passer l'eau plus librement et ne donnent plus prise aux objets flottants dangereux tels que arbres déracinés, machines infernales.

Les ponts de colonne dont il vient d'être question donnent passage à toutes les troupes et voitures attelées de l'armée de campagne, mais ils sont trop faibles pour les camions. C'est pourquoi on a créé partout un matériel de pont spécial plus résistant, semblable à celui dont disposaient déjà depuis longtemps certaines forteresses à l'étranger, à l'usage de leur grosse artillerie. La Suisse a aussi emboîté le pas et les essais ont abouti en 1936 à la création d'un matériel satisfaisant.

Notre matériel d'ordonnance ne pouvant suffire à tous les besoins et ne se trouvant pas toujours sous la main, il faut recourir dans ces cas aux ponts de fortune. Seulement leur construction est restée lente, surtout quand on ne dispose d'aucun bateau. On compte aujourd'hui encore au minimum 5 minutes par mètre courant pour établir un pont de colonne, dont en gros deux tiers pour la confection du matériel et un tiers pour le lancement. Ainsi le franchissement de la Sarine à Gummenen, qui a près de 60 mètres exigerait 5 heures de travail et encore faut-il que les eaux ne soient pas trop hautes. Il ne semble pas qu'on puisse laisser plus longtemps de côté la méthode de pontage accéléré inaugurée à Brugg, il y a une quarantaine d'années.

Cette méthode utilise les poutrelles dans toute leur longueur, telles qu'on les trouve, de 15, 20, 25 mètres. On les

pousse en place au moyen d'un *chevalet articulé* dont les jambes marchent comme celles de l'homme, mais qui en même temps s'allongent ou se raccourcissent suivant les inégalités du fond de la rivière. Les poutrelles sont alors consolidées en un ou plusieurs points intermédiaires par des sous-poutres et pointelles liées en quelques secondes par le *crampon de fixation*.

Plus besoin d'un lever exact du profil entier de la rivière ; les travaux préparatoires sont également réduits à peu de chose : trier les poutrelles, les contreventer et fixer les sous-poutres.

La République Argentine avait envoyé en Europe une commission militaire présidée par le chef du génie, colonel Orzabal, pour étudier le franchissement des rivières dans les différentes armées. Nous eûmes l'honneur de sa visite à Brugg. La tournée terminée, la commission fit construire au Creusot un matériel de pont d'ordonnance en acier, basé sur l'emploi du chevalet articulé de Brugg. Ce matériel, destiné à la région montagneuse des Andes, devant se charger sur mulets, les plus longues pièces ne devaient pas excéder 3,50 m. Les poutrelles étaient de 7 mètres, mais composées de deux parties démontables ; les pointelles qui mesuraient 3,50 m. pouvaient être rallongées. Le tablier était réduit à 2 mètres de largeur.

Les essais officiels, exécutés par un officier suisse, eurent lieu sur la Saône à Chalon en présence du colonel Orzabal, de M. Eugène Schneider, du Creusot, et de plusieurs généraux étrangers. Avec 12 ouvriers et 2 contremaîtres (tous anciens soldats et sous-officiers du génie) un pont de 50 mètres fut lancé en 25 minutes, déchargement du matériel et tous préparatifs compris.

Puis la même équipe construisit avec du matériel de fortune qui se trouvait déjà sur place, mais à l'état brut, non encore travaillé, un pont de 40 mètres, de même résistance que le précédent, en 36 minutes, soit moins de 1 minute par mètre courant.

Bien que la réussite des essais ait été grandement favorisée par les circonstances : accès facile, rive dégagée, hommes entraînés, le fait n'en reste pas moins établi que la manière indiquée de franchir l'obstacle économise plus de la moitié du temps qu'exige le pontage habituel.

La reprise en mains immédiate de l'accélération du pontage de fortune s'impose. C'est dans un minimum de temps que doit se compter la suppression des obstacles. Chaque minute de retard peut devenir funeste.

La grande fortification (fortification du pays).

La grande fortification couvrant les points les plus importants de notre sol, assure la liberté de mouvement du défenseur et paralyse celle de l'agresseur ; elle appuie les efforts du landsturm et de la population, leur offrant le ravitaillement et des refuges ; elle est la base de la guerre à outrance en mettant à l'abri les ressources et les usines du pays ainsi que la formation de nouveaux corps de troupes.

Mais cette fortification doit d'abord et avant tout empêcher une irruption soudaine de l'ennemi, avant que notre armée ait pu être mobilisée, prête à frapper.

En présence de la situation générale actuelle, ce qui nous préoccupe le plus, c'est la frontière nord et nord-ouest, qui de Genève à Constance est d'un accès facile. Des ponts du Rhin d'Eglisau et de Kaiserstuhl, on n'a que 20 kilomètres sur belle route à franchir pour être devant Zurich. De Waldshut à Brougg, point de jonction des trois principales vallées du plateau suisse au nord des Alpes, la distance est moindre encore.

On comprend l'inquiétude qui s'est emparée de notre population. Elle est aujourd'hui rassurée en apprenant que nos autorités sont en voie d'exécuter les travaux qui mettront notre pays à l'abri d'une surprise.

La fortification du pays joue un rôle actif et non simplement passif. Savoir l'appliquer sobrement sans rien sacrifier du but à atteindre, qui est d'appuyer l'armée de

campagne sans que celle-ci soit astreinte à son tour à venir en aide à la fortification, est un art.

L'établissement de la « grande fortification » pourrait subir une impulsion nouvelle par la conception du regretté colonel Julius Meyer que le colonel Lecomte présente comme un précurseur de la future construction. Meyer prévoit la création de parcs de cuirassements mobiles, munis chacun d'un canon léger ou lourd, d'un obusier ou mortier qu'on amène prêts à fonctionner, sur les emplacements prévus. Les moyens actuels de locomotion en facilitent les transports à travers champs. Cette artillerie cuirassée est répartie sur la ligne de défense par groupes qui diffèrent suivant le terrain. Chaque groupe est complété par un ouvrage d'infanterie et le tout entouré d'un réseau de fil de fer.

C'est bien là de la fortification sur roues. Les pièces soumises à un feu précis pourront changer de position en ne laissant sur place qu'un trompe-l'œil; de même des pièces, momentanément moins utiles sur tel point, seront facilement amenées, toujours avec leurs cuirasses, sur d'autres points plus menacés.

Si habile que soit une armée à porter des coups d'offensive rapide, elle doit savoir passer instantanément de l'offensive à la défensive et inversement. La défensive se bornera parfois à une aile ou à un flanc, mais elle s'étendra éventuellement aussi sur tout le front.

Les troupes profiteront d'autant plus des avantages de la défensive qu'elles seront plus habiles à la *fortification de campagne*. Sous une conduite capable et active, elles feront le double du travail de troupes mal encadrées. Nous avons suivi deux compagnies appelées à élever un ouvrage de campagne. De même effectif et placées dans les mêmes conditions, elles commencèrent le travail à 14 heures. A 18 heures, l'une d'elles avait terminé sa tâche. A 19 heures, l'autre compagnie n'était pas encore au bout de la sienne.

Dans la première de ces deux compagnies, les cadres avaient participé activement au travail en complétant

le tracé hâtif par des piquetages, par quelques profils rudimentaires supprimant toute hésitation des terrassiers en réglant la position des pelleteurs selon les progrès des excavations, en parachevant les parties dégrossies, en venant en aide aux hommes moins habitués, en un mot, en mettant la main partout où ils pouvaient se rendre utiles. Et tout cela sans bruit. Instructions et ordres donnés à voix basse. A intervalles réguliers, un coup de sifflet suivi d'un repos de 10 minutes, puis nouveau coup de sifflet et reprise simultanée du travail. Discipline partout.

Cette compréhension d'une conduite rigoureuse des travaux avait fait défaut dans l'autre compagnie.

* * *

De 1850 à aujourd'hui, il y a loin. Nous en avons eu un aperçu. Le développement des armements, de la locomotion, l'apparition de l'avion ont modifié les conditions des marches, des transports et des combats. La réorganisation de l'armée s'est imposée. Les lourdes unités actuelles feront place à de plus petits corps légers, plus indépendants et plus rapides dans leurs mouvements. Les prochains exercices mettront à l'épreuve les nombreuses nouvelles spécialités.

Les *attaques aériennes* de l'ennemi seront lancées avec des forces incomparablement supérieures aux nôtres. Le nombre de nos avions et celui des canons antiaériens est encore trop faible. Nous ne serons tranquilles que quand nous aurons réalisé le renforcement demandé par les hommes compétents.

Ce n'est pas seulement lors d'une bataille, c'est tout le temps que nous aurons à combattre l'aviation ennemie. Dès le premier moment, elle franchira la frontière pour reconnaître nos forces, les gêner dans leurs mouvements, les paralyser dans l'exécution de leurs missions, cherchant à les affaiblir de toutes façons, matériellement et mora-

lement, avant le choc décisif. L'importance de pousser la capacité offensive de nos appareils saute aux yeux. Mais il y aura lieu, en outre, d'organiser les marches et le stationnement de nos troupes de manière à offrir le minimum de prise aux coups aériens. Les brouillards artificiels trouveront là leur emploi et rendront service surtout dans les passages de rivières et de défilés.

Ce qu'il faut hâter aussi, c'est *la défense passive des agglomérations urbaines* contre les bombes et les gaz. Il s'agit non seulement de tenir à l'abri la population invalide, mais aussi d'éviter à notre armée en lutte le souci du danger auquel seraient exposés ceux qu'elle a dû quitter.

Simultanément ou suivant de près l'attaque de l'ennemi par les airs, nous aurons à faire face à *l'irruption en trombe de ses divisions cuirassées* : réunies clandestinement à portée de la frontière, elles se jetteront, au moment où leurs avant-gardes auront réussi à surprendre ou forcer une ou plusieurs entrées du pays, à travers le rideau des troupes de couverture pour atteindre en moins d'une heure le premier objectif convoité à l'intérieur. La tâche du défenseur sera d'autant moins facile que de pareils coups de force se feront sans déclaration de guerre préalable. C'est par une contre-attaque non moins rapide que nous les ferons échouer, contre-attaque introduite par *un torpillage à grande échelle*. Des barrages de torpilles, provoquant l'arrêt soudain des chars d'assaut, causeront le désarroi et l'embouteillage dans les masses assaillantes. Nos artilleurs, mitrailleurs et fusiliers interviendront aussitôt et achèveront l'action.

Avec deux genres de torpilles, concentrées et allongées, nous ferons, en peu de temps, des barrages efficaces en tous terrains.

La *torpille* créée par feu l'ingénieur bien connu A. Schmid, de Zurich, est d'une manutention absolument sûre et d'un rendement extrême, confirmés, il y a de longues années déjà, par les expériences faites au Gothard et à Zurich. Il peut nous servir de modèle et nous guider dans l'utili-

sation des anciens projectiles creux hors de cours, de récipi-ents de fortune de toute espèce et donner ainsi une nouvelle vie au service des mineurs en campagne. *La torpille éclairante* de Schmid, qui pare aux surprises de nuit, ne sera pas inutile non plus.

Pendant qu'il est encore temps, nous voudrions que la question des torpilles fût remise à l'étude et nos mineurs pourvus largement de tels engins.

Les travaux réalisés dernièrement pour la protection de nos frontières et les mesures prises pour occuper les ouvrages d'une manière constante, ont soulagé la population. Elle s'attend à ce que les fortifications soient continuées sans arrêt malgré les tâches multiples qui se sont dressées devant nous pour la reconstruction de l'armée, sa réorganisation, le perfectionnement et le complément de son armement terrestre et aérien, l'intensification de sa mobilité et de ses moyens de locomotion. Et elle ne doute pas que sitôt les frontières mises à l'abri d'attaques brusquées, la fortification des points importants à l'intérieur du pays ne soit également entreprise.

La préparation du pays à sa défense constitue un vaste travail, serré et continu, d'autant plus ardu que la longue période de paix dont nous avons joui a assoupi notre activité militaire. Le moment est venu de se ressaisir. Il n'y a plus une heure à perdre.

CONCLUSION.

La mobilisation de l'armée assurée ; l'horizon éclairé par les avions ; les communications surveillées par le landsturm ; les points les plus importants de notre sol fortifiés ; les dépôts en sûreté ; le ravitaillement en munitions, en vivres et en hommes préparé de longue main pour la lutte à outrance ; la population invalide à l'abri des attaques

aériennes ; l'armée elle-même, rapide et manœuvrière, composée d'habiles tireurs, prête à agir ; la nation entière, du premier au dernier de ses enfants, inspirée de l'esprit et de la foi des anciens Suisses, le pays attendra avec calme le jour de la grande épreuve. Qui voudra nous attaquer ?

Si vis pacem, para bellum.

Colonel P. PFUND.

